

---

## NOTE SUR YAHIA AGHA

---

Une des figures les plus sympathiques de la période turque, est sans contredit celle de Yahia ben Moustapha, qui fut agha des Arabes de 1818 à 1828.

C'était, disent les indigènes qui l'ont connu, un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, un peu gros; sa barbe noire était toujours taillée courte, ses sourcils épais se rejoignaient au-dessus du nez; il avait le teint brun et les pommettes des joues colorées. L'expression de son visage était douce et affable, mais ses traits se contractaient singulièrement lorsqu'il se laissait emporter par la colère. Il avait les manières distinguées, était brillant cavalier et il était renommé pour son adresse au tir; il abattait, dit-on, d'un coup de fusil, un œuf placé sur la tête d'un de ses serviteurs.

Yahia était d'un abord facile pour ses administrés, et il était très sévère pour les caïds et les chefs indigènes qui abusaient de leur position.

Il parlait l'arabe avec une grande facilité; il savait un peu lire cette langue, mais pas assez pour pouvoir se passer de secrétaire.

Il était généreux, chevaleresque, plein de courage, et il avait surtout une réputation de justice que bien peu de chefs turcs ont su mériter. Extrêmement actif et aventureux, il tombait comme la foudre sur l'ennemi qu'il voulait attaquer et le surprenait sans défense.

Dans son « Esquisse de l'état d'Alger, » Shaler, consul des Etats-Unis, dit, en parlant de Yahia Agha avec lequel il avait eu des relations amicales, que c'était réellement un homme de mérite.

Yahia Agha s'intéressait aux progrès de l'agriculture; il avait lui-même de vastes propriétés, à Haouch ben Amar, dans les Isser el-Ouidan, à la Regaïa, à Haouch Mouzaïa, et il faisait faire, au moyen d'ouvriers spéciaux, des plantations et des cultures perfectionnées. Shaler, que nous venons de citer, raconte qu'il avait fait présent à l'Agha d'une petite charrue de nouvelle invention, qui avait paru lui faire beaucoup de plaisir. Il s'est occupé aussi de l'amélioration du bétail et de la race chevaline; il était surtout grand amateur de chevaux.

Yahia ben Moustafa était originaire de Kara Daniz en Roumélie (1); il est arrivé à Alger comme simple youldache (janissaire), et il a végété assez longtemps dans cette position inférieure. Il a habité la caserne Bab-Azoun, que Sander Rang appelle caserne verte et qui était exclusivement réservée à des soldats célibataires. Une inscription qui existait au-dessus de l'entrée d'une des salles de cette caserne rappelait ce souvenir (2). Il a aussi habité la caserne connue sous le nom de dar yenkcheria mta Moussa (caserne Lemercier), car, d'après les documents publiés par M. Devoux, l'odjac n° 253 était Yahia ben Moustafa, agha des spahis.

La solde donnée aux janissaires par le gouvernement turc était des plus modiques, aussi Yahia avait-il dû apprendre le métier de cordonnier, qu'il exerçait à Alger lorsqu'il ne se trouvait pas requis pour tenir garnison dans les forts de l'intérieur, ou pour faire partie des colonnes chargées de la perception des impôts.

---

(1) Plusieurs anciens youldaches nous ont affirmé que Yahia était cherif et portait le turban vert; mais nous n'avons pas admis ce fait comme suffisamment prouvé, car il n'est fait mention dans aucune de ses lettres du titre de cherif, dont il n'eût pas manqué de se prévaloir auprès des indigènes.

(2) Voir la *Revue africaine*, tome 4, l'article intitulé : Les casernes de janissaires à Alger.

Sa supériorité sur ses compagnons parvint enfin à se faire jour, et, dès lors, il arriva rapidement aux plus hauts emplois du gouvernement algérien.

Il fut d'abord kheznadar d'Aomar agha qui, nommé pacha le 7 avril 1815, lui donna la place de caïd de Boufarik. A la fin de 1817, Ali Pacha le nomma caïd des Béni Djad, pour le récompenser de sa brillante conduite dans les combats livrés devant Alger, le 29 et 30 novembre de cette année, contre la colonne de l'Est qui s'était mise en révolte, avait nommé dey un chaouch turc, et avait marché sur Alger en entraînant à sa suite tous les mécontents des tribus arabes.

Dans le temps où Yahia était kheznadar d'Aomar agha, il avait noué des relations très intimes avec Hossein ben Hossein, qui était alors imam et qui devint successivement oukil de la Rassauta, khodja el-khil, puis enfin pacha le 1<sup>er</sup> mars 1818. Hossein, en arrivant au pouvoir, donna à son ami Yahia la charge très recherchée et très importante d'agha des Arabes. Il remplaçait l'agha Machen ben Atman.

Nous n'avons ni les moyens ni l'intention d'écrire l'histoire complète de Yahia Agha ; nous nous bornerons à raconter les faits de son administration, qui se rapportent à la grande Kabylie.

Nous avons emprunté la majeure partie de ce récit à un manuscrit arabe, découvert et traduit en 1858 par M. Meyer, interprète militaire, et qui n'a pas été publié. Ce manuscrit appartient à la famille des Oulad ben Kanoun, des Issers, dont plusieurs membres ont rempli les fonctions de chaouch, auprès des derniers aghas des Arabes ; ce sont des faits dans lesquels ces chaouchs ont joué un rôle important, qui s'y trouvent racontés. Les renseignements que ce manuscrit renferme, ont, pour ainsi dire, un caractère officiel et doivent inspirer une certaine confiance.

Nous avons complété le récit des Ben Kanoun par ceux de Kabyles, contemporains de Yahia Agha, et ayant pris une part active aux événements de cette époque et au moyen d'une série de lettres de l'agha, malheureusement presque toutes sans date.

Nous devons à M. Leguay, interprète militaire, la traduction de celles de ces lettres que nous reproduisons dans ce travail.

Yahia venait à peine de prendre ses nouvelles fonctions qu'une insurrection éclatait dans le caïdat de Bor'ni; les tribus des Guechtoula et des Beni Sedka s'étaient soulevées contre le caïd, à cause de l'exécution de plusieurs Kabyles qui étaient accusés de vol, et ils avaient attaqué le bordj de Bor'ni, défendu par une garnison d'une centaine de janissaires et par les Abid d'Aïn Zaouïa qui s'y étaient enfermés.

Le bordj n'avait ni citernes, ni puits, et la provision d'eau, conservée dans des jarres, ne pouvait durer que quelques jours. Les Kabyles, qui connaissaient cette situation, se bornèrent à exercer autour du fort un blocus rigoureux. Les cavaliers des Abid essayèrent de faire une sortie, soutenus par les janissaires, mais ils furent repoussés avec une perte de six hommes.

Au bout de sept jours de siège, la provision d'eau fut épuisée, et les Turcs durent capituler. Les marabouts de la Zaouïa de Si Abd er-Rahman bou Goberin, des Beni Smaïl, vinrent s'interposer et ils couvrirent les Turcs et les Abid de leur anaïa; ils escortèrent les janissaires jusqu'à Ben Haroun, les Abid purent s'établir à l'Oued Ksari, dans les Flissa.

Le bordj de Bor'ni fut entièrement démoli par les Kabyles, et il resta plusieurs années en ruines, des événements plus graves ayant empêché le gouvernement turc de s'occuper de la Kabylie.

Une révolte venait, en effet, d'éclater dans l'ouest, sous l'impulsion du marabout d'Aïn Madi, Si Ahmed ben Salem Tedjini et au lieu d'être localisée, comme celle du caïdat de Bor'ni, elle gagnait rapidement les tribus et menaçait l'existence du gouvernement turc. Hassen, bey d'Oran, marcha contre le cherif, et une rencontre eut lieu. Les goums de ce dernier, vigoureusement attaqués par le bey, lâchèrent pied presque sans combattre et abandonnèrent leur chef. Tedjini resta bientôt seul avec 260 fantassins; la cavalerie du bey enveloppa ce petit groupe de tous côtés et la fuite devint impossible. Tous les rebelles tombèrent l'un après l'autre, Tedjini et son khodja furent décapités et leurs têtes furent envoyées à Alger.

Le Tachrifet publié par M. Devoulx, signale cet événement en ces termes : « Des actes d'hostilité ont été commis dans les provinces de l'Ouest par suite de l'apparition d'un agitateur ; celui-ci a été tué et sa tête a été apportée à Alger et exposée à la porte extérieure du palais de la Casbah, 1234 (1818-19). »

Ces faits sont en dehors du cadre que nous nous sommes tracé, et, si nous les avons relatés, c'est qu'ils eurent, par contre-coup, des conséquences importantes pour la Kabylie.

En présence de la révolte de Tedjini, Yahia Agha avait convoqué tous les goums arabes, afin de faire face aux éventualités et d'achever l'œuvre de pacification commencée par le bey Hassen, et il avait compris, dans la convocation, les cavaliers des Améraoua. Cet ordre était contraire à tous les précédents ; il était admis que les Améraoua ne devaient le service militaire que dans leur pays, et cette règle n'avait jamais été violée ; les Zmoul des Améraoua Tahta s'exécutèrent cependant de bonne grâce, mais les Zmoul des Améraoua el-Fouaga n'envoyèrent que quelques jeunes gens et quelques khammès. On réunit environ 200 cavaliers qui, sous la conduite du caïd du Sebaou, Moustafa ben Hassen Softa, prirent part à une expédition qui dura plusieurs mois.

Pendant tout le temps qu'il eut besoin des cavaliers des Améraoua, Yahia Agha dissimula son mécontentement, mais il était bien résolu à leur infliger un châtement exemplaire, lorsque les circonstances le permettraient. Les Améraoua Fouaga ne tardèrent pas, du reste, à lui donner de nouveaux motifs de sévir contre eux.

L'homme le plus important des Zmoul el-Fouaga, était à cette époque Mhamed ou Kassi de Tamda el-Blat ; il avait dans son parti des hommes très énergiques, tels que Ahmed Azouaou, chef de la zmala de Tikabaïn, Ali ben el-Haffaf, chef de la zmala de Tizi-Ouzou, Mançour Aboukhalfi, chef de la zmala des Oulad bou Khalfa. Mhamed ou Kassi avait pris à l'égard des caïds du Sebaou des allures indépendantes et il cherchait à se créer un commandement tout personnel. Mais, d'un autre côté, il s'était formé un parti qui repoussait la suprématie de M'hamed ou Kassi ; il se composait des Zmoul el-Tahta et des zmalas de Sikh

ou Meddour, de Timizar Lor'bar et des Abid Chemlal. Ce parti avait secrètement pour chef un nommé Oubadji originaire de Taceft Guezra (Beni Iraten), cavalier de Mhamed ou Kassi à Tamda; les principaux adhérents étaient Mohamed el-Haoussin et Lounès ou Henda de Mekla, Si Saïd ou Baba Ali de Tamda et Saïd ou Reddach des Abid Chemlal.

Un jour Mhamed ou Kassi s'était rendu avec les gens de son sof sur le marché du Sebt Ali Khodja (près de Dra ben Khedda, sur l'oued Defali) pour y acheter des moutons qu'ils devaient offrir, à l'occasion de l'Aïd el-Kebir, au caïd du Sebaou Brahim ben Youb (1); les Betrouna amenèrent au caïd des individus des Oulad bou Khalfa qu'ils avaient pris en flagrant délit de vol; Mançour Aboukhalfi ne voulut pas les laisser emmener à Bordj Sebaou, et il employa la force pour les délivrer. Ce conflit amena une nefra sur le marché et les ennemis du sof de Mhamed ou Kassi, qui n'attendaient qu'une occasion pour agir, ne laissèrent pas échapper celle-ci; ils enlevèrent, avec le goup des Abid, les troupeaux de la zmalâ de Tizi-Ouzou, qui paissaient près de la fontaine turque et ils les emmenèrent à Taksebt, sous la protection des Beni-Iraten. Mhamed ou Kassi voulut avoir sa revanche; il rassembla ses partisans et razza complètement les zmalas des Abid, de Timizar Lor'bar et de Sikh ou Meddour, dont les habitants durent se réfugier auprès du caïd du Sebaou. Cette exécution faite, Mhamed ou Kassi et ses partisans ne jugèrent pas prudent de rester dans la plaine et ils se réfugièrent, soit dans les Beni Aïssi, soit dans les Beni Ouague-noun, tribus qu'ils avaient entraînés dans la révolte.

Yahia Agha envoya à Bordj Sebaou, pour se renseigner sur la situation des insurgés, son chaouch Mohamed ben Kanoun, et il apprit ainsi que les gens de Tamda mettaient chaque nuit dans leur village une garde de soixante hommes, tant cavaliers que fantassins, pour le protéger contre les maraudeurs. Yahia Agha

---

(1). Le caïd Brahim ben Youb venait de remplacer Moustafa ben Hassen Safta. L'aïd el-Kebir tombant cette année le jeudi, 30 septembre 1819, le fait dont il s'agit a dû se passer le samedi, 25 septembre.

résolument d'enlever cette garde, espérant, par ce coup vigoureux, en imposer aux insurgés. Il donna l'ordre à son chaouch de réunir en secret, pour une nuit déterminée, à Bordj Sebaou, tous les cavaliers des Issers et des Améraoua Tahta. Le jour fixé, il partit d'Alger dans la matinée, suivi de quelques cavaliers, et il arriva la nuit même à Bordj Sebaou, où il trouva tout le monde prêt; puis, sans s'arrêter, il marcha sur Tamda (1), qu'il surprit et enleva sans résistance. Le village fut brûlé, et une trentaine d'individus, qui s'étaient laissés prendre, furent décapités; les cavaliers seuls réussirent à se sauver. Ce coup de main exécuté, Yahia Agha retourna à Bordj Sebaou, où se réunissait la colonne avec laquelle il devait opérer contre les tribus insurgées.

La lettre ci-après, écrite par le caïd du Sebaou, Brahim ben Youb, aux Beni Sedka, indique qu'en même temps qu'il se disposait à attaquer directement Mhamed ou Kassi, l'Agha préparait une diversion du côté des Beni Aïssi, afin de n'avoir en face de lui que les Améraoua révoltés et les Beni Ouaguennoun.

« Louange à Dieu ! que Dieu répande ses bénédictions sur  
« Notre Seigneur Mohamed !

« A la seigneurie de nos enfants, les serviteurs de la maison  
« généreuse (du gouvernement), à toute la tribu des Beni Sedka  
« et à tous ses notables, notamment l'ami de Dieu, le plus ver-  
« tueux des saints Sidi Rabia, Mohamed ben Salem et Saïd Naït  
« Messaoud, et enfin à tous les grands personnages; que le sa-  
« lut soit sur vous ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bé-  
« nédiction.

« Ensuite, ô nos enfants, si vous êtes les serviteurs de la mai-  
« son généreuse, il faut que vous marchiez tous contre la tribu  
« des Beni Aïssi et que vous la réduisiez par la force, parce  
« qu'elle s'est révoltée contre nous et contre le gouvernement.  
« Vous la combattrez jusqu'à ce qu'elle se sépare des Améraoua.  
« Vous agirez de votre côté et nous du nôtre.

(1). Il y a d'Alger à Tamda 120 kilomètres.

« Écrit par ordre de Sidi Brahim caïd du Sebaou, que Dieu le protège.

(Le cachet porte Brahim ben Youb, 1234.)

Dès que sa colonne, composée de janissaires et de goums arabes fut organisée, Yahia Agha alla camper à Zaouïa, sur la rive droite du Sebaou, en face du village de Makouda des Beni Ouaguenoun.

Les révoltés s'étaient rassemblés dans ce village et ils avaient mis en état de défense les divers groupes d'habitations qui le composent, au moyen de tranchées et d'embuscades en pierres sèches.

Yahia Agha n'hésita pas à ordonner l'attaque ; l'infanterie turque, lancée en avant, pénétra de vive force dans la fraction de Tinkachin, puis dans celle d'El-Hara ou Kacha, où l'artillerie avait pu préparer l'attaque. Tout faisait donc présager un succès ; mais les contingents arabes qui suivaient les janissaires, ne purent résister à leur passion pour le pillage et ils se répandirent dans les maisons, sans s'inquiéter de la suite du combat. Mhamed ou Kassi profita du désordre qui en résulta pour faire opérer un retour offensif par des Kabyles ; après un combat acharné, les Turcs furent repoussés et obligés de rentrer dans leur camp ; beaucoup de cavaliers arabes furent tués dans les maisons où ils avaient pénétré. Les pertes furent très sensibles de part et d'autre.

Les Kabyles durent arrêter leur poursuite à la plaine, à cause de la nombreuse cavalerie de l'Agha.

Yahia jugea qu'il n'avait pas amené assez de monde pour réduire les révoltés par la force, et il retourna à Alger sans poursuivre ses opérations.

Cependant, Mhamed ou Kassi était assez embarrassé de sa victoire, il comprenait qu'une guerre ouverte contre les Turcs ne pouvait le conduire à rien, et qu'il lui serait impossible de la soutenir longtemps ; aussi, accepta-t-il facilement les ouvertures qui lui furent faites par le chaouch Mohamed ben Kanoun et par son parent par alliance, El-Hadj Mohamed ben Zamoum, chef de la puissante confédération des Flissas ou Mellil. Il accepta les



conditions, d'ailleurs fort douces, qui lui furent offertes : ces conditions consistaient à payer une amende de 3,000 réaux boudjoux et à livrer des otages. Les Beni Ouaguennoun devaient aussi donner une faible amende et livrer des otages.

Les otages des Améraoua étaient Mohamed Azouaou, El-Hadj Mohamed Naït Kassi, Mohamed Saadi ben Safia, Amara ben Yahia et Ali Mançour; on les conduisit à Alger, où ils furent bien traités. Ils y restèrent cinq ou six mois et ils furent renvoyés chez eux, avec des cadeaux, lorsque les amendes eurent été complètement acquittées. Mhamed ou Kassi, et les chefs des Améraoua Fouaga qui l'avaient suivi dans l'insurrection, avaient repris leurs anciens commandements.

On pouvait croire, d'après cela, que les Turcs avaient loyalement oublié le passé, comme ils l'avaient promis, mais il n'en était rien; ils ne pouvaient se résigner à pardonner aussi facilement un affront fait à leurs armes, par des hommes qu'ils avaient investis de commandements. Nous verrons plus loin comment ils satisfirent leur vengeance.

Avant de poursuivre ce récit, il convient de donner un historique succinct de la famille des Oulad ou Kassi, qui a joué un rôle important dans l'histoire de la Grande-Kabylie, soit à l'époque de la domination turque, soit depuis la conquête française.

Les Oulad ou Kassi se disent originaires des Beni Hasseballah, fraction autrefois puissante, que des revers de fortune forcèrent à quitter la Kala des Beni Hammad près de Msila, pour venir s'installer entre Djebba et le col des Beni Flik. Cette fraction refoulée par les Oulad bou Khettouch, se serait retirée à Semr'oun chez les Beni Ouaguennoun. Ce qui est certain, c'est que c'est de ce village que sont venus les premiers membres de la famille qui se sont installés dans la vallée des Améraoua, après l'organisation du caïdat de Bordj Sebaou.

Le premier qui vint ainsi s'établir dans le haut Sebaou fut, dit-on, Hammou ben Henda, qui se serait fixé à Tamda et aurait débuté comme cavalier du Makhezen. La tradition ne rapporte de lui, ni de son fils Kassi ou Henda, rien qui mérite d'être cité.

Kassi ou Henda eut deux fils dont l'un, Ben Ali ou Kassi, fut tué par les Abid Chemlal et dont l'autre, Ali ou Kassi, fut le père de Saïd ou Kassi, à partir duquel la famille commence à prendre une certaine notoriété. Saïd ou Kassi laissa deux fils, Ben Ali ou Kassi et Ahmed ou Kassi. Le premier a laissé une descendance qui a peu marqué à l'époque des Turcs ; Ahmed ou Kassi devint cheikh de la zmla de Tamda, à la mort de Moussa ou Meredad, qui avait ce commandement.

Ahmed ou Kassi laissa trois fils : Amara qui mourut sans postérité, Saïd ou Kassi et Hamitouch ou Kassi. Ce dernier donna naissance à une branche collatérale qui s'établit à Mekla. Saïd ou Kassi remplaça son père comme chikh de Tamda, et il laissa en mourant trois fils Mhamed ou Kassi, Lounès ou Kassi et Amar ou Kassi. Lounès mourut sans enfants, Amar laissa seulement une fille ; Mhamed ou Kassi eut une nombreuse postérité ; il remplaça son père, Saïd ou Kassi, dans son commandement vers 1818 ; c'est lui que nous venons de voir en révolte ouverte contre les Turcs.

Pour asseoir leur influence dans le pays, les Oulad ou Kassi recherchèrent toujours l'alliance des familles les plus importantes ; ainsi, ils se sont alliés aux descendants des sultans de Koukou, les Oulad bou Kkettouch qui avaient encore un parti considérable dans le haut Sebaou ; ils se sont alliés aussi à plusieurs familles influentes des Beni-Iraten, aux Ben Zamoum des Flissat ou Mellil, aux Oulad Mahieddin de Taourga.

Mhamed ou Kassi, bien qu'il ne fût pour les Turcs que le chikh de Tamda, s'était acquis une influence très notable sur les tribus du haut Sebaou, par sa valeur personnelle et par l'habileté avec laquelle il savait profiter des querelles de sof, en donnant à propos l'appui de ses cavaliers au parti qu'il prenait sous sa protection.

Après l'affaire de Makouda, qu'il regardait comme une victoire bien qu'il eût accepté de payer l'amende, son ambition ne fit que grandir et il en arriva à dédaigner l'autorité du caïd du Sebaou. Il infligeait des amendes, dont il s'attribuait le montant et traitait les affaires de tribu à tribu sans consulter personne. Il s'était mis en relation directe avec les autorités d'Alger, pour se

plaindre du caïd Brahim ben Youb qui, disait-il, avait été cause de la dernière insurrection, annonçant que si on ne le relevait pas de ses fonctions, il ne pouvait répondre de ce qui arriverait.

Le caïd était mis au courant de tout ce qui se passait par Oubadji, dont nous avons déjà parlé; ce dernier était aussi l'instigateur de nombreuses réclamations portées à Bordj Sebaou sur l'administration de Mhamed ou Kassi.

Le caïd Brahim eut bien voulu sévir contre cette personnalité gênante, mais si Mhamed ou Kassi continuait à fréquenter le marché du Sebt Ali Khodja, il s'y présentait toujours si bien accompagné, qu'il n'osait rien entreprendre contre lui.

Le gouvernement d'Alger, résolu d'en finir avec Mhamed ou Kassi et ses principaux partisans, mais ne voulant pas recourir à la force ouverte, ne recula pas devant un guet-à-pens pour se débarrasser d'eux. Il fut décidé qu'on les attirerait à Bordj Sebaou sous un prétexte quelconque et qu'on les mettrait tous à mort. Le caïd Brahim ben Youb, bien qu'il eût des griefs personnels contre les victimes désignées, ne voulut pas se prêter à cette trahison, et il fut remplacé par El-Hadj Smaïl ben Si Moustafa Turki, qui accepta d'être l'exécuteur du complot.

Nous eussions voulu voir Yahia Agha, dont nous avons vanté le caractère chevaleresque, rester en dehors de cette machination; mais nous devons à la vérité de dire qu'il en fut un des auteurs. Si bien doué qu'on soit, on n'échappe jamais complètement à l'influence du milieu dans lequel on est placé. C'est Yahia Agha qui a délivré au nouveau caïd le brevet dont voici la traduction :

« Louange à Dieu, etc.

« A tous ceux qui prendront connaissance de cet ordre géné-  
 « reux, de cette parole claire et sublime, efficace, élevée et  
 « puissante, caïds et fonctionnaires de tout rang; à tous les ad-  
 « ministrateurs et chefs de notre ville d'Alger, que Dieu très  
 « haut la conserve ainsi que tout son territoire et ses dépen-  
 « dances et notamment le district du Sebaou; que Dieu les di-  
 « rige tous dans la voie de l'équité, qu'il les guide dans leurs  
 « paroles et dans leurs actes.

« Ensuite, nous avons fait la faveur au porteur de la présente,  
 « le très élevé, l'honorable, le très pur, l'excellent, l'agréable à  
 « Dieu, notre fils Sid Smaïl fils de feu Sid Moustafa Turki, de  
 « le nommer caïd du dit district.

« Il aura l'administration de tout ce qui concerne ce district,  
 « sans que personne puisse lui faire opposition à ce sujet, con-  
 « tester son autorité ni lui résister, suivant en cela la coutume  
 « des caïds qui l'ont précédé au même titre que lui.

« Nous lui avons recommandé de commander selon la loi de  
 « Mohamed — que la meilleure des bénédictions et le plus pur  
 « des saluts soient sur son auteur ! — de n'opprimer personne et  
 « de ne commettre aucun abus de pouvoir envers qui que ce  
 « soit, à cause de la parole du Très-Haut : « Malheureux alors  
 « celui qui portera sa charge d'iniquité. » (Cor. chap. 20, vers.  
 « 110), et de ce que le Prophète — que Dieu répande sur lui ses  
 « bénédictions et lui accorde le salut — a dit : « L'iniquité re-  
 « tombera en ténèbres sur celui qui l'aura commise, au juge-  
 « ment dernier. »

« Dès que ce caïd sera arrivé chez vous, mettez-vous sous ses  
 « ordres, obéissez-lui en l'honorant, le vénérant, le respectant  
 « et en ayant les égards dûs à son rang illustre, de telle sorte  
 « que sa considération ne puisse être compromise, ni son pres-  
 « tige amoindri. Que personne ne lui soit une cause de peine  
 « ou de désagrément, qu'en ne le mette pas en comparaison  
 « avec tout autre d'un rang moins élevé, que nul ne puisse lui  
 « résister de quelque manière que ce soit et dans n'importe  
 « quelle circonstance.

« Cette faveur est complète, bénie, générale, universelle.  
 « Quiconque prendra connaissance de cet écrit devra lui donner  
 « effet, ne pas s'opposer à ses prescriptions et ne pas y contre-  
 « venir, car quiconque le ferait encourrait une punition et un  
 « châtiment.

« Dieu dirige dans la bonne voie, c'est vers lui que nous re-  
 « tournerons. Il n'y a d'autre Dieu que lui, nul autre n'est digne  
 « d'adoration. Toutes les choses sont à lui. Il n'y a de force et  
 « de puissance qu'en Dieu, le très élevé et l'incommensurable,  
 « salut.

« Ecrit par ordre de l'honorable, le très élevé Sid Yahia Agha  
que Dieu le fortifie et l'assiste. *Amen.* »

« A la date du dernier tiers de djoumad et tani 1235 (du 4 au  
13 avril 1820.) »

El-Hadj Smaïl ne fut pas plutôt arrivé à Bordj Sebaou, qu'il s'occupa d'organiser le guet-à-pens qui était convenu. Il mit dans le complot les principaux personnages de la zmalâ de Bordj Sebaou, Ali ou Allal, Ou Baziz, Ben Chalal, Ali ben Mahi Eddin, El-Haoussin Amaoudj; il fut convenu entre eux que le caïd convoquerait à Bordj Sebaou les individus désignés pour disparaître, sous le prétexte de les emmener en razzia, qu'il les introduirait dans le bordj et qu'au moment où il leur offrirait le café, toutes les personnes présentes se jetteraient sur eux et les massacreraient impitoyablement. Il fut convenu aussi, qu'aussitôt qu'on entendrait au dehors le bruit de la lutte, les cavaliers de Bordj Sebaou envelopperaient la zmalâ et tueraient tous les étrangers amenés par Mhamed ou Kassi, qui essaieraient de s'échapper; en même temps, au signal donné par un coup de canon, El-Khiati et Mohammed ben Menni, chefs des Abid Chemlal, devaient se porter sur Tamda avec leurs goums pour razzier cette zmalâ, qu'ils trouveraient dépourvue de ses défenseurs.

Le secret du complot fut parfaitement gardé. Mhamed ou Kassi et les Améraoua Fouaga, convoqués, comme nous venons de le dire, pour une razzia, arrivèrent à Bordj Sebaou avec leurs goums. On était au commencement du mois de ramdan 1235 (vers le milieu du mois de juin 1820), c'est-à-dire à une époque de jeûne; la zmalâ de Bordj Sebaou avait préparé la diffa pour les cavaliers étrangers, et le repas fut servi après le coucher du soleil. Le caïd avait invité dans son bordj Mhamed ou Kassi et ses compagnons Ali Azouaou, Ahmed Azouaou, El-Haoussin Azouaou de Tikobaïn, Mançour des Oulad Bou Khalfâ et Ali ben el-Haffaf de Tizi-Ouzou; après le repas, il les introduisit dans la salle d'armes à l'étage supérieur du bordj, sous prétexte de leur distribuer de la poudre pour la razzia qu'ils devaient faire. Les conjurés de Bordj Sebaou que nous avons nommés étaient pré-

sents; de plus il y avait deux kheznadji, deux chaouchs et l'imam. Mhmed ou Kassi et ses compagnons étaient sans armes ainsi que le voulait l'étiquette turque. Le caïd les fit asseoir et il leur parla alors du coup de main qui devait être fait; il leur dit qu'il devait avoir lieu à l'Oued Hennach, dans les Beni Ouaguenoun. — Comment! s'écria Mançour, y aurait-il une razzia à faire contre l'Oued Hennach, puisque ces gens, qui sont du commandement de Mhamed ou Kassi, sont soumis et tranquilles? — C'est bien! répondit le caïd, buvez le café et retournez chez vous.

A ces paroles, qui étaient le signal convenu, tous les conjurés s'élançant à la fois sur le râtelier d'armes, l'imam fait feu sur Mhamed ou Kassi et le manque; les Zmoul se voyant trahis se lèvent résolus à faire payer chèrement leur vie et s'efforcent de saisir des armes. Mançour frappe un des chaouchs nommé Mhamed et le tue; il est tué lui-même par Ali ben Mahi Eddin. La lampe qui éclairait la salle d'armes s'éteint par l'explosion de la poudre; Ali bel Haffaf et Ali Azouaou en profitent pour s'échapper en sautant du haut des murs du bordj.

Cependant, Ahmed Ouzouaou et El-Haoussin Azouaou étaient tombés successivement et il ne restait plus debout que Mhamed ou Kassi, qui se défendait contre Ali ou Allal et Ben Chalal. — Comment, dit à ces derniers, le caïd, d'une voix impétueuse, vous êtes deux contre un et vous n'en pouvez venir à bout! — Mhamed ou Kassi regarde dans la direction de la voix et aperçoit le caïd faiblement éclairé par une lanterne suspendue au-dessus de sa tête et qui ne s'était pas éteinte; il saisit un pistolet qu'il avait caché sous ses vêtements, fait feu sur le caïd et le tue. Il offre alors sa poitrine aux coups des conjurés et tombe à son tour.

Quant aux cavaliers qui étaient venus avec les chefs des Amraoua el-Fouaga, dès qu'ils avaient entendu les coups de feu tirés dans le bordj, ils avaient sauté sur leurs chevaux et ils avaient pris la fuite, poursuivis par les cavaliers de Bordj Sebaou qui en tuèrent plusieurs.

Dans la confusion qui suivit la mort du caïd, on oublia de tirer le coup de canon qui devait donner le signal de l'attaque de

Tamda; cette partie du programme fut manquée et les familles des victimes purent se réfugier dans la montagne.

Nous avons vu qu'Ali ben el-Haffaf et Ali Azouaou avaient pu s'échapper du bordj pendant le massacre; ces deux hommes s'étaient réfugiés dans la Zmala au milieu des femmes, dans la maison d'Ali ben Mahi ed-Din; le même jour ils furent saisis et jetés en prison.

Dès que la nouvelle de ces événements parvint à Alger on nomma comme caïd, Otman ben Hassen dit Kour Osman, qui partit aussitôt pour Bordj Sebaou. Son premier acte fut de mettre à mort Ali ben el-Haffaf et Ali Azaouaou, qui étaient restés en prison.

Oubadji reçut la récompense de ses intrigues, il devint chikh de Tamda, mais il dut partager le pouvoir avec Mohammed el-Haoussin et Saïd ou Baba Ali. La Zmala de Mekla fut partagée entre Lounès ou Henda et Amara ou Kerrou.

Les enfants de Mhamed ou Kassi au nombre de cinq, savoir : Bel Kassem ou Kassi, Mohammed ou Kassi (1), Ahmed ou Kassi, Chiklat et Aziz, s'étaient réfugiés à Cheraïoua dans les Beni Iraiten, chez leurs oncles maternels; Oubadji essaya de se les faire livrer, mais il ne pût y réussir. Les cavaliers qui étaient restés fidèles aux Oulad ou Kassi, étaient allés s'installer dans l'Oued el-Hammam, sur la terre des Aït Aouana.

Dans les derniers temps de sa vie, Mhamed ou Kassi avait perdu son oncle Hamitouch et, suivant les usages musulmans, il se disposait à épouser la veuve; le mariage devait avoir lieu au moment où il fut attiré dans le guet-à-pens de Bordj Sebaou. Oubadji mit une question d'amour-propre à épouser cette femme, à laquelle il n'aurait pas osé aspirer auparavant et il réussit à se la faire donner en mariage. Nous dirons dans un autre article, comment cet affront fut vengé par les fils de Mhamed ou Kassi.

Les Zemoul el-Fouaga, partagés comme nous venons de le

(1) Tous deux ont été bach aghas du Sebaou sous la domination française; le premier Bel Kassem ou Kassi a été un homme très-remarquable.

voir entre plusieurs chefs rivaux, n'avaient plus la même unité d'action que du temps de Mhamed ou Kassi et au lieu de tenir les tribus kabyles en respect, elles furent elles-mêmes en butte à leurs attaques ; la Zmala de Mekla fut enlevée et à moitié brûlée par les Beni Djennad.

Yaya Agha témoigna un grand mécontentement de cette faiblesse des Zmoul et El-Hadj Mohamed ben Zamoum, profita de l'occasion pour lui dire : — Les hommes capables de commander ne sont plus là, il n'est pas étonnant que les autres se laissent manger. — Il demanda alors l'aman pour les fils de Mhamed ou Kassi et Yahia Agha obtint leur grâce du pacha. Bel Kassem ou Kassi partagea le commandement de Tamda avec Oubadji et, peu après, Mohamed ou Kassi fut substitué aux chiks de Mekla.

Nous avons vu plus haut que le bordj de Bor'ni avait été enlevé et détruit complètement par les Guechtoula et les Beni Sedka révoltés ; ces populations étaient restées depuis lors insoumises mais elle ne montraient pas de dispositions belliqueuses et Yahia Agha pensa qu'il pourrait les ramener à la soumission, en leur promettant l'oubli du passé. Il envoya à cet effet son chaouch Mohamed ben Kanoun pour s'entendre avec les tribus. Ce dernier se mit en relation avec les hommes influents du pays, Mohamed Aoudia et Mohamed ou Salem, chefs des Beni Sedka, Boudjema ou Kala, chef d'Ir'il Imoula, qui lui promirent une entrevue. El-Adj Aomar, de la tribu des Frikat, homme très-influent sur les Guechtoula, était le plus hostile aux projets de l'Agha ; il consentit néanmoins à assister à cette entrevue, ignorant qu'il avait été convenu avec les autres personnages que nous venons deciter, qu'on le prendrait comme otage, jusqu'à ce que les bases de la soumission eussent été arrêtées et les conditions remplies. Dès qu'El-Hadj Aomar fut arrivé au rendez-vous, on se saisit de lui et on l'envoya à Alger.

Ben Kanoun s'entendit avec les autres pour les conditions de la paix, qui furent simplement, que les tribus rebâtiraient le bordj et qu'elles paieraient les impôts comme auparavant.

Dès que tout fut réglé Yahia Agha arriva d'Alger avec une colonne et on reconstruisit le fort sur l'emplacement où on



trouve encore aujourd'hui ses ruines, à quelque distance de l'ancien bordj. On le fit plus grand que les précédents, on y creusa des citernes et on le garnit de quelques canons. Un nouveau caïd fut installé avec une garnison de janissaires.

Nous n'avons pas la date exacte de la reconstruction de Bordj Bor'ni; le manuscrit des Ben Kanoun dit seulement que ce bordj fut détruit du temps de Yahia Agha et qu'il resta plusieurs années en ruines; d'un autre côté, le premier caïd de Bor'ni dont nous ayons trouvé des lettres, est Moustafa ben Aouar, son cachet porte la date de 1240 (1824-5); on peut admettre que le Bordj a été reconstruit dans la période qui s'étend de 1821 à 1824.

N. ROBIN.

*A suivre.*

---